

le comptoir est un sofa, un trône autour duquel la soie et la gaze se rouillent, se fuient, se rapprochent et se croisent pour lui former un léger et gracieux encadrement. Partout de l'or et des peintures, partout des glaces pour réfléchir à l'infini le luxe et la splendeur de cette décoration féerique.

Le jour de l'ouverture est affiché trois semaines d'avance ; enfin elle a lieu ; c'est une véritable solennité. De longues files d'équipages encombrant la rue ; tout ce que Paris renferme de dandys, de femmes élégantes semblent s'être donné rendez-vous dans ce brillant salon. Vingt commis s'empressent autour de ces visiteurs qu'attire la curiosité plutôt que le besoin de faire des emplettes et qui vont là comme ils iraient à une exposition de tableaux. Les femmes mettent à l'épreuve la complaisance des commis, s'amusent de leur habil et de leur fades galanteries de province. Les dandys papillonnent devant la dame de comptoir qui, chargée de bijoux et les épaules nues, ressemble à une actrice prête à faire son entrée en scène. Le soir arrivé, le propriétaire de l'établissement contemple d'un air victorieux le désordre de son mobilier et de ses marchandises ; bien que la première page de son livre de vente soit à peine remplie, il se frotte joyeusement les mains et s'écrie : « Cela va à merveille ; j'aurai la vogue ! »

Mais un nouveau magasin appelé à son tour la curiosité du public ; il ne vient plus chez notre marchand que des acheteurs. Le nombre n'en est pas grand, et ce sont ordinairement des gens à équipages qui demandent toujours des marchandises, jamais de factures, ne règlent qu'à de longs termes, ne paient que par acomptes et souvent pas du tout. Le petit bourgeois qui paie comptant n'oserait entrer dans un tel palais ; il crotterait les tapis, et sa femme confuse et muette ne serait pas à son aise pour marchander en présence d'une dame de comptoir qu'elle prendrait pour une reine.

Cependant l'année s'écoule ; le marchand se réveille un matin devant une masse de factures et d'assignations. L'architecte, le peintre, l'ébéniste, lui ont envoyé pour la vingtième fois leurs mémoires, ils n'ont plus le temps d'attendre. Les fabricans avaient ouvert de longs crédits, mais le terme du règlement est arrivé. Le propriétaire, qui n'a encore touché de ses loyers que les six mois payés d'avance, menace de faire saisir. Enfin le capitaliste, dont les fonds, destinés à payer les frais de premier établissement, ont disparu dans le gouffre de la table, de la toilette et des menus plaisirs, déclare qu'il va déchaîner immédiatement ses huissiers, ses avoués et ses avocats. Le quart d'heure de Rabelais est venu et le chiffre est effrayant.

Vous vous imaginez peut-être que notre honnête commerçant est plongé dans la plus profonde affliction, que ses yeux répandent des larmes de sang, qu'il se déchire la poitrine et que, si on ne le retient, il va se briser la tête contre les sculptures de son comptoir ? Vous avez bien de la bonté.

Il savoure tranquillement sa tasse de café, rédige lui-même son bilan en lettres parfaitement moulées et présente à ses créanciers un actif de vingt pour cent qui ne manque jamais d'être accepté.

Trois mois après le pauvre failli qui ne possédait pas un sou lorsqu'il se lança dans la carrière commerciale, élabousse avec son cabriolet le menuisier, le maçon, le peintre et le tapissier qu'il a ruinés.

M....

Les nouvelles du jour sont absolument insignifiantes et tout l'Univers ne semble occupé qu'à attendre des jours plus prospères ; c'en est désespérant pour ceux qui sont un peu pressés de voir des culbutes. Patience.